

**Histoire de Mathias (suite) :**

## **Mathias s'arrange, Annabelle prend la relève.**

À entendre les collègues parler de lui, de son comportement pendant les récréations où il est autorisé à redescendre pour une période d'essai, Mathias va mieux. Bien entendu, ça ne s'est pas fait du jour au lendemain. Il aura entre temps trouvé encore le moyen d'aller « déféquer » dans un chantier d'une maison avoisinant l'école, sur les escaliers menant de la cave au rez-de-chaussée, comme me l'annoncera le soir même, en ces termes, le propriétaire du chantier, désolé et convaincu d'avance de l'inutilité de sa démarche auprès de moi. Il est vrai que « ça » s'est passé dans l'interclasse de midi, qu'il y a tant et tant d'histoires à régler « pendant », que nous ne pouvons nous permettre de jouer les justiciers hors les murs, hors le temps scolaires. Cependant, le lendemain, accompagnée d'une demi-douzaine d'enfants complices, je me rends sur le chantier et interroge les ouvriers. Ils reconnaissent les auteurs d'un méfait qui les contraint désormais à emprunter l'échelle pour monter à l'étage ! J'oblige Mathias à débarrasser l'escalier de sa production. Il s'acquitte de sa tâche et je ne peux m'empêcher de voir en lui, lui qui dévore des goûters monstrueux lorsqu'il ne s'attaque pas aux copains, une espèce de tube digestif pensant, pensant le monde, pensant les autres comme des objets que sa convoitise va tenter de capter avant de les régurgiter. Le travail sur soi (c'est-à-dire sur moi, la maîtresse), sur une espèce de rejet *viscéral* est considérable. Heureusement, à l'instar de nos échanges entre copains du Mouvement, il existe ici une structure de groupe « balint », *SOS*, c'est-à-dire « *Soutien au soutien* » que cette année je fréquente. Il sera question de lui pendant une séance au cours de laquelle je (re)prends conscience de la nécessité de considérer ce geste, comme signifiant quelque-chose qui a sans doute à voir avec le mal vivre, nécessité aussi de ne pas enfermer le gamin, au regard des autres, dans un rôle dont il aurait beaucoup de mal à se départir. Ce sera d'ailleurs urgent car Théo, LE Théo ne trouvera rien de mieux à faire pendant la récréation qui suivra, que de le poursuivre en le traitant de « chieur », au risque (réalisé !) de recevoir le coup de pied mérité.

Mais Mathias, depuis quelque temps va mieux. Certes, il continue à harceler ses camarades, à tenter de les neutraliser ou de les exciter, c'est selon l'humeur, par le coup ou par l'injure, mais peut-être un peu moins fort, un peu moins souvent, avec un peu moins de conviction.

En tout cas, en classe, il rend parfois un travail, s'applique à écrire sur les lignes et réussit même un test sur les multiplications.

Mais voici qu'en février, alors que tout le monde s'accorde à reconnaître une certaine amélioration dans son comportement, il doit répondre devant une stagiaire d'un acte de vandalisme qu'il a commis sur son scooter. De la colle forte badigeonnée par lui sur la calandre de l'engin garé dans la cour a rongé la peinture et a obligé la jeune stagiaire à une réparation coûteuse. Sa mère, informée, n'a pas voulu payer la franchise que réclamait l'assurance et n'a donc pas signé le constat !

Quant à Théo, il raconte à la modulatrice, interloquée, qu'il faut qu'il fasse des efforts parce que « *vraiment, maintenant, y-en a mare !* » (*mare* de qui, de quoi ? *mare* d'être envoyé dans une autre classe à toutes occasions pour éviter à la maîtresse de terribles passages à l'acte, *mare* d'être l'objet et le sujet de ses crises d'incivilité, *mare* de ne rien maîtriser, de ne rien vivre d'intéressant ? !

Pendant ce temps, les stagiaires et moi, lasses d'être sans arrêt confrontées à d'innombrables et incompréhensibles histoires de vols qui parasitent le fonctionnement de la classe vols de trousse, de monnaie intérieure, vols de stylos, d'argent, de vêtements, de livres, de goûters, de sucreries, vols de peluches, d'images, de feutres, de ciseaux, vols qui touchent autant les enfants que les adultes maîtresses et stagiaires, nous nous lançons dans une entreprise dont j'aurais peut-être à rougir si je n'avais tenté auparavant tout ce qui est éthiquement permis de tenter sans aboutir à rien d'autres qu'à des fiascos lamentables. Toute honte bue, et sachant qu'on est parfois contraint à des actes disons « *limites* » - vous jamais ? j'le crois pas - j'ose livrer une stratégie digne d'un enquêteur de cours préparatoire.

Un matin, nous plaçons sur le bureau, exposée au regard de tous et du charpateur potentiel que nous cherchons à prendre la main dans le sac, «*un flag*» en quelque sorte, une pièce de deux euros noircie au crayon de papier et censée noircir itou la petite main agile. A onze heures trente, assise sur le bord du bureau, je raconte une histoire et constate, tandis que retentit la sonnerie, que la pièce est toujours là. Les enfants sortent, je rejoins le gros de la troupe dans le couloir, et reviens pour prendre la clé. Un coup d'oeil sur le bureau : la pièce a disparu. Nous faisons rentrer les enfants qui sont invités à montrer leurs mains. Stupéfaction ! Tant d'années de fréquentation de galopins de dix ans ne m'ont pas enseigné qu'à cet âge là, - je le découvre aujourd'hui -, aux alentours de midi, après trois heures passées dans une salle de classe et 20 minutes de récréation, TOUS LES ENFANTS ont les mains sales !

L'après-midi, (pour comprendre cet acharnement à débusquer le coupable, il faut avoir vécu des dizaines de journées gâchées par des larcins répétitifs), j'entreprends les trois enfants sortis en dernier, dont Annabelle sur laquelle se portent mes soupçons car sa table est quasiment collée au bureau et que ça lui est déjà arrivé «*d'emprunter*» une trousse. Elle commence par nier pour dire ensuite que l'euro avec lequel elle s'est acheté le croissant qui gonfle sa poche, provient d'un don gracieux et exceptionnel de son père qui «*de toutes façons lui donne jamais rien*». Je convoque la mère qui arrive aussitôt. Étonnant. Après avoir été informée de l'objet de mon invitation, elle tente de lire sur mon visage le montant de la somme dérobée pour qu'elle corresponde à celle qu'elle lui aurait donnée entre temps. Elle concède trois euros. Je lui demande pourquoi elle donne tant d'argent à sa fille. «*Pour qu'elle ne vole pas.*» On croit rêver devant tant de naïveté. J'abandonne, non sans lui avoir dit qu'il faudrait traiter par ailleurs les cheveux d'Annabelle qui grouillent de poux depuis la rentrée de septembre. Elle me dit alors qu'elle n'a pas d'argent pour acheter du shampoing !

Le lendemain pourtant, Annabelle arrive à l'école, les cheveux lavés et apparemment débarrassés des bestioles. Une collègue qui a le petit frère dans sa classe me fait savoir que lui aussi, bien sûr, mériterait un traitement semblable, logique qui a dû échapper à la mère. Coup de fil, elle s'étonne, n'avait pas remarqué, mais promet d'y remédier sur-le-champ. Je note sur mon pense-bête : «*Vérifier poux*».

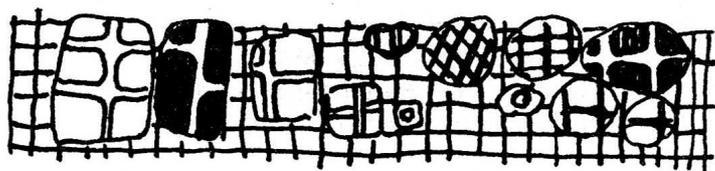
Mais à midi, la cour de l'école est le théâtre d'un nouveau drame : Eric est en train de s'étouffer avec un bonbon avalé de travers. L'éducateur qui l'emmène à la cantine avec une vingtaine d'autres enfants l'a saisi violemment et lui a appliqué son poing dans l'estomac selon la méthode Heimlich. Eric éructe, tousse, crache, pleure, régurgite, respire avec peine, tandis que les pompiers alertés par téléphone sont déjà en route non sans m'avoir passé un médecin du SAMU qui, dans l'ambulance qui le transporte déjà vers l'école, me donne les recommandations. Eric qui se plaint de douleurs dans la gorge sera emmené sur-le-champ à l'hôpital pour des radios. Rien que des égratignures.

Mais une peur monumentale.

L'après-midi, les poux, faute peut-être de se noyer dans le shampoing traitant, sont passés à la trappe.

Depuis, plus de vol ...mais suite au prochain numéro.

Martine BONCOURT



Humour

Il y a de la ... poésie dans l'air.

Ces grosses mouches bleues, je les déteste. Et leur zzz lancinant m'exaspère. De plus j'ai du mal à les attraper.

AM. : - Aide-moi.

B. : - Pourquoi la tuer ? La mouche, c'est de la poésie !

AM. : - ???

B. - Ça fait des vers !